Antoine Chainas

Anaisthêsia

folio
policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Antoine Chainas

Anaisthêsia

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Né en 1971, Antoine Chainas a longtemps fréquenté les plateaux de cinéma, les stations de radio, les salles de rédaction, les morgues, les scènes de concert, les commissariats de quartier, les maisons de repos et les centres d'essais militaires. Il est l'auteur très remarqué de quatre romans parus à la Série Noire. *Anaisthêsia* a reçu le prix Quais du Polar 2010.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les nomenclatures et les marques sont les dernières choses auxquelles ceux qui ne croient plus se raccrochent.

MANFRED ZYMANSKI,
Notes préparatoires.

Chapitre 1

VOIX DES MORTS : *« À la suite de cette affaire, j'avais brusquement mûri. Un monde tout nouveau pour moi venait de s'ouvrir. »*

J.C.
(rescapé d'une *Near Death Experience*)

Ils disent que quand tu meurs, on t'enferme dans une housse biodégradable Hygéral 100 avec une fermeture en nylon et drap absorbant conforme au décret numéro 8728 du quatorze janvier quatre-vingt-sept, article vingt-neuf, agréée par le ministère de la Santé et de l'Action humanitaire.

Pour toi, elle mesure un mètre sur deux mètres vingt et son épaisseur est de cent trente microns. Pour un enfant, ce serait quatre-vingts centimètres sur cent vingt.

Ils disent que si tu as moins de quarante ans, si tu ne regardes pas la télévision en début d'après-midi, si tu n'as pas vu les publicités pour Norwich Union ou PFG, tu ne fais pas partie du cœur de cible. Il y a donc peu de probabilité que tu aies souscrit un contrat

Extrait de la publication

obsèques. TVA à cinq virgule cinq en compte postal. Dix-neuf cinq pour le souscripteur.

Ils disent que si ton décès est suspect, on t'emmène à l'institut médico-légal où ton corps est enregistré par le contrôleur. Un numéro d'entrée, un numéro de sortie. On accroche au gros orteil de ton pied droit une étiquette avec le tampon officiel de la police nationale.

Tu franchis plusieurs portes battantes par l'intermédiaire d'une civière tout inox incurvée en pointe diamant montée sur un chariot à rails. La roue avant gauche gémit abominablement.

Les néons des couloirs scandent ta progression.

Ils disent qu'on te place dans une case réfrigérée à coulisse de type Cryostat HM 525. Numérotée de un à quatre par rangée. Isolation en mousse de polyuréthane rigide conforme au décret 941118 du vingt-quatre décembre quatre-vingt-quatorze. Les portiques tubulaires mesurent quatre-vingt-dix sur quatre-vingt-dix, exactement comme une douche.

À la norme ISO 10, la température peut descendre jusqu'à moins trente-cinq degrés Celsius. Les compresseurs assurent un faible niveau de vibration et de puissance sonore.

Chaque unité est équipée de son propre panneau de contrôle électronique. Celui-ci régule le différentiel thermostat, les délais de ventilation évaporation et le système de drainage des eaux de décharge. Il y a une alarme pour les pannes de sondes et un micro-interrupteur en haut à droite permet de t'éclairer si on te sort. Avant, on peut sélectionner manuellement le type de dégivrage souhaité : durée et température

Extrait de la publication

terminale. Mais tu peux aussi attendre là jusqu'à l'échéance des soixante-douze heures légales.

Ensuite, soit une autopsie est réalisée, soit on t'oublie. Ils prétendent que pour les vivants, la mémoire de ce que tu as été, de ce que tu as fait, de ton nom, de ton grade, de tes yeux et de tes paroles n'excède pas, pour le commun, une génération.

On sort ton corps décongelé.

Les collègues sont là. Il est possible que tu ne les connaisses pas. Sont présents : un enquêteur, muni d'un vieux bloc-notes et d'un stylobille qui marche une fois sur deux, et un type de l'identité judiciaire. Il porte avec lui un appareil photo 24 x 36, un objectif de trente-cinq, un de cinquante et un macro pour les gros plans. Il est aussi équipé d'un filtre UV qui permettra, le cas échéant, de révéler des ecchymoses sous-cutanées, présentes jusqu'à cinq mois après leur formation.

Pour un meilleur contraste, on pose ton corps sur une planche de polyéthylène blanche et opaque.

S'ils ignorent ton identité — ce qui est peu probable — ils entreront la photo de ton visage, ton signalement et l'exposition des faits connus dans le Stic-Canonge. Ils chercheront une correspondance. La version 4.0 sous progiciel Odyssée du fichier informatisé est dûment validée par le Service central de traitement de l'information judiciaire.

Dans la salle d'autopsie, ils portent tous un masque anti-odeur FFP 2 Willson.

On te place sur le pèse-cadavres. Les quatre capteurs à cisaillement évalueront ton poids à cent grammes près.

Extrait de la publication

Puis on te dispose sur une table réfrigérante de deux cent vingt centimètres par quatre-vingt neuf. Sa puissance frigo est de 195 W et elle comporte un bac de récupération des condensats par-dessous. Un carter de protection assure un bas niveau sonore du circuit de refroidissement. La table est en outre équipée d'un circuit aspirant pour les effluves de décomposition et l'adipocire. Une rampe d'eau est directement reliée au réseau d'évacuation. La commande du vérin à gaz se fait au pied. Celle du broyeur aussi.

Le médecin vérifie que la boîte d'autopsie est complète et règle le bras compensé de la lampe type Halux fixée au plafond. L'ampoule à réflecteur dichroïque et le filtre correcteur assurent un éclairage optimal.

On te lave. La commande du mitigeur de la douchette flexible se fait au coude.

On incise ton abdomen en Y. Du cou au pubis. Une lame de 26 fera l'affaire. La main gantée d'un Surgegrip GO4Y en nitrile vert découpe ton gril costal à la cisaille de Liston en s'aidant, si adhérences, d'une rugine courbe pour racler les os. On insère un écarteur autostatique de type Weitlaner. On prélève tes organes à l'aide d'une pince de dissection à griffes d'une longueur de seize centimètres. Après la sternotomie, on se servira d'un ostéotome de Stille pour sortir ta langue directement par le cou.

Au-dessus de toi, il y a un panneau « Interdit au public » à moitié effacé. Et puis plus loin, un panneau « Interdit de fumer », un panneau « Interdit de téléphoner » et un panneau « Interdit de manger ».

Extrait de la publication

Quand tu étais vivant, ton sang circulait.

La balance à organe, suspendue à côté de la table, indique que ton cœur pèse environ deux cent cinquante grammes. Il possède une artère coronaire droite dominante. Avec de la chance, il ne présentera pas de zone de nécrose ou de fibrose. On le pose sur une tablette à organe en attendant.

Quand tu étais vivant, tu respirais. Tu parlais. Tu gueulais. Tu riais.

Ton poumon gauche pèse deux cent trente grammes environ. Le thrombus est bien constitué et multifocal. Tu n'es pas mort d'un infarctus.

Quand tu étais vivant, tu pensais. Ou, quand tu n'étais pas trop défoncé, tu essayais.

Après avoir calé ton occiput sur un appuie-tête Sani-Block en styromousse jetable, on pratique une incision dans ton cuir chevelu — une lame de 22A fera l'affaire — puis on rabat ton scalp sur ton visage. Alors, grâce à la scie circulaire QuietCut de Mopec, on découpe ton crâne à la vitesse de mille quatre cents oscillations par minute. Certains prétendent qu'on ne s'habitue jamais aux miaulements caractéristiques qu'elle produit. On sectionne ensuite tes vertèbres à l'aide d'un rachitome d'Amussat dans le but de dégager ta moelle épinière à la zone de jonction cérébrale. La finition se fait au maillet de Collin et au burin simple tête MacEven.

Le couteau à cerveau a une longueur homologuée de dix-neuf centimètres. Ton organe cérébral pèse mille quatre cent quarante grammes. Les systèmes circulatoires basilaires sont neutres. Pas d'embolie.

Tu pissais.

Extrait de la publication

Ton rein gauche pèse cent trente-cinq grammes. Le droit aussi. Les artères rénales sont apparentes, la surface est lisse, et le parenchyme uniforme. Le tout présente une coloration brun foncé rappelant vaguement la viande avariée. Il reste vingt centilitres d'urine dans ta vessie. Tu n'as pas fait sur toi.

Tu baisais.

Ton système génital est neutre.

Tu te bourrais la tronche.

Ton foie pèse mille trois cent vingt grammes. Pas de masse identifiée. Ta vésicule contient quinze centilitres de bile couleur vert foncé.

Tu bouffais. Bien.

Œsophage neutre. Vingt centilitres de bile couleur verte dans l'estomac. Le duodénum est ouvert et tu n'as pas d'ulcère.

Ta rate pèse soixante-dix grammes. Elle est de couleur brun-rouge foncé.

Quand tout est fini, on te recoud sommairement. Le premier nettoyage est celui des orbites oculaires. Il s'effectue avec une simple bombe aérosol insecticide. On redonne à tes yeux leur forme grâce au couvre-œil glissé entre le globe et les paupières.

On insère des boules de coton dans ton nez et dans ta bouche. On ligature en faisant passer l'aiguille à travers le septum de la lèvre inférieure puis à travers le septum nasal avant de faire le lien. Il existe des forme-bouches Armstrong en vinyle transparent qui s'adaptent très bien à la forme des gencives et l'entretoise pour maintenir l'écartement des mâchoires.

On désinfecte tout à l'Hydercide II. Bouteille à usage unique. Norme NF T 72-190, conforme à

Extrait de la publication

l'arrêté ministériel du premier juin quatre-vingt neuf, actif contre les rotavirus. On répand ensuite de l'Ardol absorbant.

Et puis on passe au suivant.

Toi, tu es déjà retourné dans ton caisson. Il restera à tes proches ou à la municipalité quarante-huit heures maximum pour t'inhumer.

Les tissus prélevés seront transportés dans des boîtes Pathport 2 mises aux normes OSHA.

On cherchera des preuves de blessures, on cherchera des antigènes bactériens dans ton liquide cérébrospinal, on examinera ton vitré, ton urée, ton taux de créatinine, ton taux de chlorure et ton osmolarité spécifique. On cherchera.

En haut du rapport, il y aura un numéro de dossier.

En bas, le numéro de téléphone de l'IML.

Ils disent que ce seront les dernières choses qui resteront de toi. Des numéros. Statistiques, échantillons. Audimat, sondage. Contrat. TVA. Compte bancaire, cartes. Enregistrement, numéro de casier. Dossier, téléphone. Numéros de décrets, normes. Poids, taux, mesures.

Ils disent tout ça, mais aucun d'entre eux n'est mort.

Moi, si.

Et j'ai cru ce qu'ils disaient jusqu'à ce que j'ouvre les yeux.

Mes pupilles se sont rétractées sous l'effet de la clarté. La photoréactivité oculaire est un des premiers — ou des derniers — signes vitaux constatables.

Extrait de la publication

Une infirmière était penchée sur moi. Floue.

Elle a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Loin, si loin.

J'ai cligné des yeux.

Elle a eu l'air satisfaite, a noté quelques mots sur une feuille fixée au bas de mon lit, s'est levée et est partie.

Je n'avais pas mal. Je ne ressentais rien, nulle part.

Je pensais que c'était quelqu'un d'autre que moi qui était mort.

J'ai fermé les yeux.

J'aurais voulu me tromper.

Ce sont les tambourinements qui me sortent de ce mauvais rêve, ce rêve que je fais inlassablement depuis six mois et qui me poursuit comme une partie immanente de ma propre existence.

Réaction moteur. Je me lève.

Le drap trempé de sueur colle à mon dos, envisage de me suivre jusqu'à la porte d'entrée mais abandonne presque aussitôt.

On frappe encore. Il faut comprendre : je n'ai pas de sonnette. Pas de téléphone, pas de télévision, ni de radio non plus. Internet n'existe pas plus que les ordinateurs, les connexions à haut débit, les portables ou les forfaits modulables. Chez moi, tout ressemble à une coupure.

Pat. Sur le seuil.

Il a l'air furax.

Pat a toujours l'air furax pour une raison ou pour une autre.

Extrait de la publication

C’est quelque chose que je pouvais comprendre. Avant.

— Ça fait une heure que je tape. T’es sourd, ou quoi ? Qu’est-ce que t’as pris ?

— Rien. Je ne prends plus rien, je ne peux plus. Tu le sais.

Oh, oui, Pat sait. Il n’y a pas besoin d’être grand clerc, d’ailleurs. Il suffit d’observer la cicatrice qui part de la pointe de mon menton jusqu’au haut du front, et de deviner qu’elle s’étend bien plus sous mon cuir chevelu, pour déduire que l’absorption de substance psychotrope ne fait sûrement pas partie de la prescription post-traumatique.

Pat fulmine. Petit, râblé, une vraie boule de nerfs qui semble toujours être sur le point d’exploser — ce qui n’est d’ailleurs pas exclu à l’occasion — le lieutenant-détective Patrick Plancher est de ceux qu’il faut pas trop faire chier. Il a le regard et la carrure pour ça. Blond couleur épis de maïs, maxillaires de teigne, un bon petit Blanc du quart monde de la banlieue sud qui est entré dans la police comme on monte en grade. Une promotion. Un enfer pour un autre. Mon estimé collègue. Mon chef de groupe. Après mon accident, il avait dû se cogner tout le boulot avec une équipe en moins un pendant six mois. Parce que, ce qu’il faut savoir, c’est que dans le Service de police de la communauté urbaine — le SPCU —, si t’es pas mort, on te remplace pas. Six mois en sous-effectif, c’est plus qu’il n’en faut pour virer barge. Mais Pat était déjà barge, alors… En tout cas, il a l’air de m’en vouloir depuis. Sûrement me croit-il, dans son esprit tordu, responsable de son pur-

Extrait de la publication

gatoire. Il l'a mauvaise. Si je me suis planté, c'est de ma faute. S'il a dû ramer sans renfort, c'est de ma faute. Si je ne suis pas mort et qu'il n'a pas eu de remplaçant, c'est de ma faute. C'est comme cela qu'il fonctionne, Pat. S'il savait à quel point ce genre de détails m'affecte peu désormais, il ne se serait pas donné la peine…

— Magne-toi ! On est en retard, crache-t-il.

— Tu veux pas rentrer ? Le temps que…

— Je préfère pas. Magne, je t'ai dit. Je t'attends dans le couloir.

Dans la bouche de Pat, il y a du venin et, à la commissure de ses lèvres, la bave du dégoût. Hors de question qu'il mette un pied dans la piaule de quelqu'un comme moi.

C'est vrai : en plus d'avoir embrassé un mur de béton à cent vingt avec le véhicule de fonction, le soir de Noël dernier, il y a six mois, en plus d'être en mi-temps thérapeutique, de souffrir de lésions cérébrales qui rendent mon comportement souvent étrange, en plus d'avoir refusé de recourir à la chirurgie réparatrice pour rester à moitié défiguré, je suis noir.

Et Pat n'aime pas les Noirs.

Extrait de la publication

Chapitre 2

VOIX DES MORTS : *« … sensation très forte de chute dans l'abîme pendant laquelle il n'y a rien à faire sinon sentir et jouir de toutes les limites qui éclatent, de toutes les énergies négatives de l'existence ordinaire qui disparaissent… ».*

G. B.
(victime d'une agression physique,
traumatisme crânien — extrait)

Nous descendons les marches d'un pas décidé. Les toxs — des Noirs, eux aussi — allongés en travers à chaque étage peuvent servir de paillasson. Pat ne s'en prive pas.

Avant de sortir, je relève mon courrier. Une partie de la batterie de boîtes aux lettres est calcinée. L'autre partie défoncée. Pas besoin de clef pour ouvrir sa boîte par ici.

Ailleurs, pas loin, à quelques centaines de mètres, je sais qu'il existe des endroits où l'on travaille et où la peinture des cages d'escalier est neuve.

Je sais qu'il existe des endroits où les fenêtres

ne donnent pas sur la rue, la prison, l'asile ou la morgue.

Il existe des endroits avec des magasins ouverts, des lumières qui fonctionnent la nuit. Et ce ne sont pas celles des brasiers.

Il existe des endroits où l'on a le droit de descendre à sa cave sans se faire égorger ou dévaliser.

Des endroits où l'on ne se fait pas suriner pour un regard, un mot de trop. Où l'on a le droit de lever les yeux.

Je sais qu'il existe des endroits où l'on peut sortir son portefeuille, son portable ou son paquet de clopes sans serrer dans son autre main son trousseau de clefs, façon poing américain.

Des endroits où une femme peut sortir habillée comme elle veut et revenir en un seul morceau.

Des endroits où il n'y a rien à éviter. Où la peur est d'une différente nature.

Des endroits où, selon le poète, « les soldats sans arme sont habillés pour un autre combat ». Costards. Cravates. Chaussures en cuir ciré.

Des endroits où les seuls gens enfouraillés sont des agents de police qui vous appellent « Monsieur ». Qui vous disent « s'il vous plaît », « merci », « au revoir ».

Il existe des endroits où l'on n'a jamais froid. Les doubles vitrages sont très efficaces pour isoler de la fureur du monde.

Des endroits dans lesquels les enfants peuvent jouer sans risque de se prendre en pleine tête un projectile de 5.65 haute vélocité. Juste parce que le dealer — votre voisin ou le jeune du rez-de-chaussée

Extrait de la publication

que vous connaissez depuis qu'il porte des couches-culottes — a éternué au moment d'appuyer sur la détente. Sans risque de se voir refiler une dose gratuite.

Peut-être, ceux qui pensent que l'on exagère, que l'on fait preuve de misérabilisme, que l'on caricature, vivent-ils justement dans ces endroits. Là où l'on ne se bat jamais avec ses poings.

Là où tout est blanc.

Ailleurs, pas loin, à quelques centaines de mètres. Perpète.

Ça existe, je le sais. J'en ai entendu parler.

Dans ma boîte aux lettres, il y a premièrement :

Une merde de chien fraîche avec, fiché au milieu, un énorme pétard — ceux que les gosses du quartier appellent des « mammouths » — qui a fait long feu.

Deuxièmement : une lettre d'huissier.

Troisièmement : un avis de recommandé que je n'irai pas chercher.

Quatrièmement : trois pubs. Des steaks hachés en boîte à un euro cinquante, trente pour cent de réduction (l'adjectif « incroyable » est souligné trois fois) pour un cuit-vapeur, et un papier manuscrit émanant d'une mambo — sorte de prêtresse locale : « Voici les nouveau-nés des esprits. Tu veux être le copain d'Ogou Feray ? Tu veux botter le cul à Dambalas et papa-gédé ? Ezulie Fredda te branche ? Pas besoin de manger le Cochon Noir. Appelle le… » Un numéro que je connais.

Cinquièmement : trois lettres de menace.

Aucune lettre d'ami.

L'ordinaire quotidien pour un flic dans le quartier.

Extrait de la publication